

XYZ. La revue de la nouvelle

Refuge

Aude



Number 47, Fall 1996

L'absence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4175ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aude (1996). Refuge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 21–26.

Refuge

Aude

D'ordinaire, le silence meuble la maison comme pourrait le faire un parfum subtil ou une brume légère. L'espace en est pleinement habité et quand David y pénètre, il se sent enveloppé dans une atmosphère dense.

Le rez-de-chaussée est constitué d'une seule grande pièce très fenêtrée. Trois des côtés donnent sur le fleuve, si large qu'on voit à peine la côte en face, le quatrième sur les arbres fruitiers placés assez loin de l'habitation. La lumière s'y déplace, de l'aube jusqu'à la nuit, glissant lentement sur le bois blond du plancher, touchant chaque objet au fil des heures. D'abord la céramique bleue du comptoir, le matin, et la grande table de pin. Puis les chaises et la causeuse de rotin vert forêt. Le coin de travail et la bibliothèque. Plus tard les fauteuils Voltaire au recouvrement anglais et les hydrangés vieux rose dans le panier d'osier. À la tombée du jour, la lumière s'éteint sur la berceuse et sur la grande armoire qui sent la cire d'abeille et le linge frais lavé.

Au début d'un nouveau séjour, il arrive souvent à David, lorsqu'il vient d'ouvrir la porte et que le silence et la lumière de l'intérieur l'atteignent, de penser à un film qu'il a vu, il y a longtemps, dont il ne se rappelle ni le titre ni l'histoire ni le nom des acteurs, mais dont il se souvient avec précision d'une scène : cela se passe au début du siècle, un après-midi d'été, il fait chaud, il n'y a pas de vent, juste une petite brise, un homme est assis dans un transatlantique, à l'ombre d'un marronnier. Tout est immobile, parfait. Le temps s'est arrêté. La vie fait du surplace, sans aucune tension vers quoi que ce soit d'autre que cet instant qui dure et où rien ne se passe.

Cette fois, la première en quinze ans, la scène n'apparaît pas à David comme un paisible moment d'éternité mais comme un morceau de vie figé, coagulé. Un caillot qui empêche soudain tout mouvement. Paralyse. Tue.

Il ouvre toutes les fenêtres du bas où le vent fait entrer ses odeurs de mer. C'est un geste qu'il aime faire en arrivant, même quand il pleut ou fait froid et qu'il ne peut les laisser ouvertes plus de quelques minutes.

Le haut est aussi constitué d'une seule pièce, mansardée, dont David ouvre les lucarnes. La chambre est immense et dépouillée : un lit, une chaise droite, une baignoire ancienne, un lavabo, un miroir et un vase plein de lunaires. Tout y est blanc, même l'édredon sur le lit et les lattes du plancher. Il n'y a pas de rideaux, comme en bas, d'ailleurs.

David range les provisions et défait ses bagages.

Tout est soigneusement dissimulé dans les armoires et dans les « caches » qu'il a aménagées dans les faux combles. Il aime que rien ne change dans ce lieu, que rien ne traîne ou ne soit déplacé, sauf un livre ou une revue qu'il dépose sur l'une des tables basses. Il veille à ne pas encombrer l'espace, à ne pas perturber l'ordre des choses qui, d'habitude, l'apaise tant ici. Aujourd'hui, il ne ressent pas cet apaisement.

Il n'a jamais invité personne dans cette demeure. Très peu de gens savent d'ailleurs qu'il possède ce petit domaine. Quand il y vient, il dit simplement qu'il part en voyage, se reposer.

David a baptisé cette résidence *Le Refuge*. Jamais il n'aurait installé, à l'entrée extérieure, un paillason ou une plaque portant ces mots. Cela n'aurait pas convenu au style de la maison et encore moins au sien. Pourtant, dans sa tête, il les voit quand il monte les marches de la grande galerie et cela lui rappelle les deux chalets de son père. *Plaisance*, qui a brûlé lors d'un incendie de forêt, et *Mon Repos*. Son père les avait construits lui-même. Ils étaient dépouillés et beaux dans leur simplicité. Sa mère et ses sœurs n'y séjournaient presque jamais, prétextant que la route pour y aller était longue et mauvaise et qu'il y manquait de

confort. De plus, il y avait, selon elles, trop de mouches, de silence et de noirceur la nuit. Quand son père projetait d'y aller, il disait qu'il organisait un « voyage de pêche ». Or, il y pêchait à peine. Il n'aimait pas l'odeur du poisson. Encore moins son goût. Et il n'y invitait personne. Sauf son fils, de temps à autre. Là-bas, ils passaient des jours sans se parler. Pourtant, David avait l'impression que son père lui donnait accès à ce qu'il avait de plus précieux, de plus secret : une façon d'être, pleine et entière. Il arrivait à David de se dire, en le regardant assis seul durant de longues heures au fond de la chaloupe, sa ligne à pêche rangée à son côté, que cet homme ne vivait véritablement qu'ici. En famille ou avec ses clients, il jouait le jeu qu'il croyait devoir jouer, fantoche, mauvais acteur d'une pièce dont il ne comprenait pas le sens.

David aussi a ce sentiment. Il vient ici régulièrement comme un plongeur sans bonbonne et sans tuba remonte à la surface de l'eau pour reprendre de l'air. Il a du mal à respirer librement ailleurs et surtout en présence de quelqu'un d'autre. Pour être pleinement vivant, il croit qu'il doit être ici et seul. Mais aujourd'hui, il étouffe dans son refuge.

À la ville, David a choisi d'habiter le vingtième étage, le dernier, d'un immeuble haut de gamme situé près de son lieu de travail. Les pièces sont spacieuses, la décoration est chaude et sobre, et la lumière y entre par des verrières et de larges portes vitrées. Mais parfois la nuit, lorsque David est couché dans sa chambre, il ne peut s'empêcher de penser que son appartement est un petit labyrinthe reproduit à dix-neuf exemplaires, sous lui, et qu'il y a autant de lits semblables au sien, dans les appartements au-dessous, sur lesquels des corps sont étendus. Cela le trouble. Comme s'il n'était soudain plus seul dans ses draps, mais couché avec une foule muette et grouillante.

Il a quand même réussi à s'y créer un havre tranquille et rassurant. Mais il peut moins facilement le protéger de l'envahissement des choses et des êtres que sa maison au bord du fleuve. Ce qui n'est pas un mal, car il ne pourrait vivre dans un isolement total.

David a besoin de contacts. Mais depuis qu'il a quitté le domicile familial, à l'âge de dix-huit ans — il en a maintenant trente-sept —, il n'a jamais consenti à habiter avec quelqu'un.

Il a rompu avec la première femme à qui il s'est lié parce qu'il ne pouvait plus supporter de la voir déambuler dans son appartement comme si elle était chez elle, touchant à tout, confondant leurs serviettes, apportant certains disques dont la musique détruisait l'harmonie de son univers, ouvrant trop largement des livres précieux à la reliure fragile, dormant dans son lit jusqu'à midi, exigeant qu'il installe des rideaux aux fenêtres de la chambre qui restait alors plongée une partie du jour dans une ombre malsaine. Et lorsque c'était lui qui allait chez elle, il suffoquait dans ce qu'il considérait être un véritable bazar où traînaient partout des souvenirs de voyages, des objets insolites achetés chez des antiquaires ou dans des marchés aux puces — vieille machine à écrire, petits soldats de plomb, chapeau melon, cheval de bois chancelant, grosses clés inutiles —, des cadeaux reçus de parents et amis — la gargouille suspendue au mur, la collection de griffons miniatures, les savons en forme de cœur, d'ourson, de pomme. Partout où il posait le regard, il se sentait sollicité, tiré hors de lui, son attention diluée et perdue dans une surcharge de couleurs, de formes, d'odeurs et de sons. Le logement de cette femme ressemblait d'ailleurs parfaitement à son parfum, lourd, capiteux, asphyxiant. Un poison. Il avait au moins obtenu qu'elle y renonce. Il avait essayé de supporter le reste, mais il n'avait pas tenu plus de deux ans.

La deuxième femme lui ressemblait davantage. Son territoire était tout aussi sacré que le sien, peut-être plus encore. Chez lui, elle ne touchait presque à rien, tentant de devenir fluide et diaphane afin de ne pas altérer les « vibrations » du microcosme de David. Au fond, ils se sentaient mieux dans les cafés et dans les petites auberges où ils se retrouvaient à l'occasion. Un jour, ils ont renoncé tout à fait à aller l'un chez l'autre. Puis, chacun restant dans son univers aseptisé, ils ont fini par oublier qu'ils auraient pu être amoureux.

David a rompu avec la troisième femme, Marie-Philippe, il y a peu de temps.

Il n'a jamais aimé aussi profondément. En fait, il n'a jamais aimé, auparavant.

Il est assis dans l'un des fauteuils Voltaire. La maison n'arrive pas à transfuser en lui sa plénitude. Le silence est un creux. L'ordre est une absence de vie. Une eau croupie.

Marie-Philippe est très différente de David. En même temps, elle lui ressemble.

Sa demeure est vaste et lumineuse et le silence y occupe une très large place. La beauté y est omniprésente, dans des œuvres d'art mais aussi dans de simples objets — les bols fins pour le café au lait, les draps de dentelle, la nappe fleurie pour le petit déjeuner — et dans la musique. David se sent bien, chez elle, détendu, comme si là, tout pouvait bouger sans danger, sans rien perdre de son sens. Probablement parce que chez Marie-Philippe, contrairement à chez lui, ce sens ne réside pas tant dans les choses qu'en elle.

Quand Marie-Philippe venait chez lui, David était fasciné de voir à quel point tout ce qui lui paraissait essentiel et intouchable avant prenait peu à peu une valeur relative. Au fil des mois, c'est la voix de Marie-Philippe qui est devenue importante, la douceur de sa peau, ses gestes tout simples. Son regard sur lui. Sa présence à elle et le sentiment de plus en plus vif de sa propre présence.

David regarde la grande table de pin. Jamais il n'a eu l'intention d'inviter qui que ce soit dans cette maison, mais il y a huit places à table. Plus loin, une causeuse et deux chaises de rotin, alors qu'il n'y a jamais personne à qui parler. Et à côté de lui, un fauteuil identique à celui dans lequel il est assis, qui n'a jamais servi. Tout cela lui apparaît soudain triste et pitoyable. Un grand paquebot au fond des eaux avec sa coutellerie d'argent, son vin millésimé, sa luxueuse boutique de souvenirs inutiles.

Tout a basculé le jour où, il y a près d'un mois, Marie-Philippe a dit à David qu'elle voulait vivre avec lui. C'était

l'aube, elle buvait son café à petites gorgées en regardant le prunier en fleurs par la fenêtre. Elle a dit cela comme elle aurait dit que la journée allait être belle. Elle s'est ensuite tournée vers David, souriante. Elle a aussitôt vu qu'il avait battu en retraite.

Peu de temps après, une nuit, il a demandé à Marie-Philippe de partir et de ne plus revenir.

David se lève et sort de la maison où il ne sent rien vibrer, où tout lui semble mort.

Il descend sur la grève.

Il a toujours aimé la sensation du vent sur son visage et contre son corps. Comme si l'air du large pouvait le traverser tout entier et le laver pour un temps de la peur qui l'habite et le noue.

Il marche sur la batture pendant plus d'une heure.

Il n'a pas revu Marie-Philippe depuis trois semaines et il ne lui a pas parlé. Mais sa voix, son visage et son odeur ne l'ont pas quitté.

À la hauteur du village, il monte jusqu'à la route.

Il se dirige vers la cabine téléphonique près de la petite épicerie.

COMMUNIQUÉ

Le quatrième concours international SOL'AIR de la nouvelle est ouvert du 1^{er} septembre 1996 au 28 février 1997. Il compte quatre prix d'une valeur totale de 4 000 FF : le Grand Prix SOL'AIR ; le prix de la Francophonie ; le prix Découverte et le prix du texte court. Hormis les œuvres des lauréats, quarante nouvelles et dix textes courts sélectionnés par le jury, seront publiés dans la revue. Pour obtenir le règlement : SOL'AIR, à l'attention de Laure Ménoreau, 1, rue Agrippa d'Aubigné, 44 300 Nantes, France. Téléphone : (16)40.40.65.79.